

# DRAGONNE



FANTASY

DIDIER  
**QUESNE**

PREMIER CHAPITRE



Du même auteur chez Nestiveqnen Éditions :

- *La voix des dragons*
- *Leh'cim, l'ombre des remparts*
- *Magicienne*
- *Étrangère*
- *Les Chasseurs – Sanglornis Prima I*
- *Dangereux Élevage – Sanglornis Prima II*
- *Empire – Sanglornis Prima III*
- *Âmes d'État – Sanglornis Prima IV*

*à Sèv', ma dragonne dans cette vie et toutes les autres.*

*à Maud, à Julie, à Valdo.*

Deuxième édition

*Collection dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions  
67, cours Mirabeau  
13100 AIX-EN-PROVENCE  
[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

**Tous droits réservés pour tous pays**

Dépôt Légal : avril 2005

ISBN : 2-910899-53-5

— PROLOGUE —

Et au loin, par-delà les brumes vaporeuses, traversant les lacs sombres et endormis, se jouant des ombres malignes semées par la Lune, un chant. Suave. Sombre et mystérieux, trouble et envoûtant, rejoignait le corps inanimé encore, berçait le profond sommeil, créait des rêves de matins clairs et parfumés, allumait de troublantes envies inavouées dans l'éloquant silence de la nuit éclatante.

Elle s'éveilla.

Jamais elle n'avait fait pareil rêve. Jamais elle n'avait éprouvé pareille bouleversante sensation ; même au cours des chasses les plus folles. Ce vol au-dessus des forêts, cette impression stupéfiante de n'avoir aucune consistance matérielle, de pouvoir tout à la fois se glisser sous les troncs mous-sus, dans les terriers aux senteurs fortes, dans l'eau des rus qui serpentaient dans les bois...

Elle se leva et, pieds nus sur le parquet, gagna la fenêtre dont elle tira seule les lourds rideaux. Elle s'interrompit en plein geste, étonnée d'accomplir elle-même cet exercice, alors que c'était Madeleine qui le faisait tous les matins. Mi-intriguée, mi-amusée, elle continua, puis ouvrit la fenêtre et s'avança sur le petit balcon de sa chambre.

Le parc était silencieux. Il ne faisait plus nuit, mais pas tout à fait jour encore. Une brume paresseuse s'élevait de l'étang et l'on aurait juré qu'elle n'osait pas gagner le pré, ne s'aventurant que par petites touches timides et vaporeuses sur l'herbe grasse et trempée de rosée où paissaient déjà les vaches du fermier.

Elle resta un long moment à se laisser imprégner de cette atmosphère dont elle ignorait tout, habituée aux levers tardifs. Les seuls moments où il lui arrivait de sortir tôt le matin étaient les départs à la chasse. Mais alors, l'air était plein de bruits : les chiens excités qui aboient, tenus par les veneurs, les cheveux qui piaffent, encensent, les échanges de saluts, virils chez les hommes, murmurés chez les femmes, encore que certaines ne valaient pas mieux que les rustauds...

— Mais mademoiselle, que faites-vous là, levée à la pique du jour et nue sur votre balcon ? Êtes-vous souffrante ?

Madeleine, affolée, venait de faire irruption dans sa chambre. La jeune marquise de la Queyrie se tourna vers sa chambrière et lui répondit, sourcils froncés :

— Point du tout, Madeleine. J'ai simplement fait un songe très étrange et troublant qui m'a gardée éveillée jusqu'à cette heure.

Elle regagna son grand lit.

— Et... vous avez ouvert seule les rideaux et la fenêtre ? s'étonna encore la servante.

Madeleine n'en croyait visiblement pas ses yeux et, la bouche ouverte, considérait alternativement la marquise et la fenêtre.

— Mais oui ! s'exclama la jeune marquise agacée. Qui y a-t-il là de si extraordinaire ? Ne suis-je point forte assez pour l'accomplir ? Aller, laisse-moi. Je sens le sommeil qui revient... Non ! cria-t-elle à sa chambrière qui s'avavançait vers la fenêtre, ne ferme rien. Laisse tout ceci en l'état. Je souhaite m'endormir avec l'odeur du matin qui se lève.

La jeune fille, surprise, presque effrayée par le son rugissant qu'elle crut percevoir dans la voix de sa maîtresse, répliqua malgré tout :

— Mais mademoiselle, vous allez attraper la mort !

— Madeleine, laisse-moi ! Si tu m'éveilles tout à fait avec tes criades, je t'en voudrai.

Prudente, la domestique se retira silencieusement. Elle savait ce que cela signifiait quand la jeune maîtresse en voulait à quelqu'un. Elle ferma doucement la grande porte et attendit un instant, l'oreille collée au battant. Au bout de quelques instants,

elle se redressa, redoutant que le majordome la surprenne dans cette position.

Secouant la tête, elle descendit le grand escalier et, traversant les pièces vides et silencieuses, se rendit dans le quartier des communs.

— Alors ? demandèrent à son arrivée les deux lingères qui, comme elle, avaient vu la marquise sur le balcon de sa chambre. Elle nous a surprises ?

— Nenni. Elle n'a rien vu.

Toutes les trois se levaient juste avant les premières lueurs du jour pour déjeuner. Quand il faisait doux comme ce matin-là, elles se rendaient parfois sur la terrasse et s'asseyaient dans les grandes chaises et fauteuils en osier, une tasse à la main, et mimaient les maîtres. Elles ne craignaient jamais d'être surprises, car le marquis, sa femme et leur dernière fille n'apparaissaient jamais à cette heure. Et, de toute façon, ils sonnaient toujours avant de se lever. « Les personnes de qualité sont tellement fragiles qu'elles ne se risquent pas à s'habiller seules », avait doctement appris une vieille chambrière à Madeleine à son arrivée dans le château d'Entrondes.

Quelle n'avait pas été la stupéfaction des trois femmes quand Annie, se renversant voluptueusement en arrière sur le dossier de son siège, avait aperçu Mademoiselle, debout sur son balcon, en chemise de nuit, et apparemment plongée dans la contemplation de l'étang !

— Madeleine ! avait-elle soufflé en bondissant de son fauteuil d'osier comme s'il la brûlait.

La chambrière avait suivi le doigt tremblant et, stupéfaite, avait découvert la scène.

— Restez en bas, je m'en vais voir, avait-elle décidé.

— Elle nous a vues, elle nous a vues et nous allons être chassées, s'était lamentée Annie, se tordant les mains.

— Allons, cesse, lui avait intimé l'autre lingère qui s'était également levée. Il ne sert de rien de banner à présent. Madeleine va voir, on te dit. Elle sait comment il faut faire avec mademoiselle. Hein Madeleine ? On sera seulement punies, mais non point chassées ?

— À tout le moins, arrêtez votre clabaudage, je monte et me renseigne, avait répondu la chambrière, moins rassurée qu'elle ne l'avait laissé paraître.

— Tu es certaine qu'elle ne nous a point vues? demanda Annie. C'est-y point une ruse pour aller tout jacter au maître et goûter à l'avance ce qu'elle pourra inventer pour nous punir?

— L'Annie! s'indigna Madeleine. Mademoiselle est parfois méchante, mais point de cette façon, tu le sais!

Là-haut, dans son grand lit, la jeune marquise de la Queyrie avait à nouveau sombré dans un profond sommeil et son rêve la menait cette fois-ci par-dessus les montagnes, vers les glaciers immaculés, la faisait plonger droit en direction des sapins clairsemés où fuyaient les bouquetins, effrayés par son approche. Elle se vit fondre sur le troupeau paniqué, choisir un grand mâle qui remontait la pente en piochant dans la neige, sentir son odeur qui lui montait dans les narines, le renverser d'une violente bourrade en passant, virer sur l'aile et revenir sur lui pour le décapiter d'un seul et terrible coup de crocs. Le sang chaud de l'animal lui coulant de part et d'autre de la gueule, elle ressentit un plaisir véritablement physique à broyer ses os, déchirer sa viande et avaler de grandes bouchées de sa chair.

Elle eut un violent orgasme qui la laissa haletante, en sueur et effrayée.

La journée fut radieuse.

Le soleil jouait avec le feuillage des hêtres dans le parc, et les femmes avaient demandé que les fauteuils soient disposés dans leur ombre.

Comme à l'accoutumée, on avait petit déjeuné chacun dans sa chambre et l'on était descendu juste avant le déjeuner, une fois habillé. Le repas avait été pris dans la grande salle, fenêtres ouvertes sur la terrasse, malgré les protestations des femmes et au son des rires masculins. Les messieurs s'étaient ensuite retirés dans le fumoir pour boire des alcools et fumer des cigares, les femmes étaient passées dans le salon de musique et l'on avait demandé à Lilith de venir jouer du piano.

— Je suis dolente, avait-elle rétorqué, peu aimable.

— Ma fille, vous n'êtes guère courtoise, avait remarqué sa mère.

— J'en suis désolée mère, mais c'est ainsi. Je ne jouerai point ce jour.

— Laissez Anémone, avait plaidé sa tante, cet âge a ses raisons. Allons plutôt dans le parc.

— Mais la chaleur y est étouffante ! avait protesté la mère de Lilith.

— Mais non ! À l'ombre des arbres, nous serons merveilleusement installées et caressées par un vent rafraîchissant, je vous assure.

— Anne, vous avez toujours des idées étonnantes, avait ri Anémone de la Queyrie.

Néanmoins, l'on avait fait comme elle l'avait suggéré et l'on n'avait pas entendu Lilith qui avait murmuré :

— La chaleur n'est jamais assez étouffante !...

Le choix de son prénom avait scandalisé toute la communauté catholique de la paroisse, et même au-delà. L'évêque en personne s'était déplacé pour tenter d'infléchir la décision du marquis, mais rien n'y avait fait.

— Vous comprenez bien monsieur le marquis, que prénommer sa fille du nom abhorré d'une succube ne peut que déplaire à notre Seigneur ! s'était exclamé le gros homme.

— Toutes les premières filles de ma famille se prénomment Lilith depuis des générations, il ne saurait en aucun cas être question que cette tradition ne perde point par ma faute, avait assuré le marquis, inflexible.

L'Église avait alors menacé d'interdire le baptême, de ne pas inscrire la petite dans les listes de la paroisse. La famille de la Queyrie, sûre de son fait, avait donc exhibé des actes signés de la main même d'un pape, et l'évêque n'avait eu d'autre possibilité que d'en référer à sa sainteté régnante qui avait très rapidement répondu en autorisant le baptême.

— N'est-on point comme au paradis céans ? demanda Anne en écartant les bras.

— Le paradis sous les arbres de madame la marquise ? C'est une image osée, mais je conçois qu'elle est proche de la réalité, dit le père Bernard, confesseur de la famille de la Queyrie.

— Qu'est-ce que le paradis ? crut murmurer Lilith.

— Ce qu'est le paradis ? Mais mon enfant, c'est ce à quoi tout chrétien aspire, c'est la reconnaissance de l'amour de notre Seigneur, que l'on gagne ici-bas en...

— Je sais tout cela, le coupa la jeune marquise d'un ton excédé.

Le père Bernard en resta sans voix. Le ton et l'air de Lilith, il les connaissait et les subissait à chacune de ses interventions quand elle se trouvait présente. La jeune femme n'était pas sotte et ses questions le mettaient bien souvent à la torture. Mais cette fois-ci, la violence difficilement contenue de sa voix était totalement nouvelle.

— Ma fille, je vous interdis de vous adresser de cette façon au père Bernard ! gronda la marquise.

— Excusez-moi mon père, dit la jeune femme, vaguement contrite.



— Laissez, madame, laissez. Mademoiselle n'a point voulu me blesser, j'en suis convaincu. Ses questions sont le signe d'une réflexion intense sur notre Église et ses préceptes. J'aime que ces choses-là soient dites.

— Vous êtes bien indulgent mon père, remarqua la marquise, encore sous le coup de la colère. Ma fille n'en fait souvent qu'à sa tête et j'entends que cela cesse dès à présent.

— Anémone, mon amie, intervint la sœur de la marquise, ne soyez point trop sévère avec cette petite. Son âge...

— Son âge! Parlons-en de son âge! s'emporta soudainement celle-ci. Elle a déjà dix-sept ans et refuse tous les arrangements que l'on pourrait concevoir pour son avenir. Ah ça, elle ne refuse point les invitations aux bals, ni aux chasses! On la convoite, on l'admire, nombre de demandes sont venues jusqu'à mes oreilles, mais mademoiselle les dédaigne. Mademoiselle raffole des admirateurs, mais pour ce qui en est des suites logiques, nenni!

— Qu'entendez-vous par « suites logiques », mère? demanda Lilith.

— Eh bien! Mais les engagements! Les promesses! s'exclama la marquise.

Les autres femmes, invitées pour la journée, ne savaient quelle contenance adopter. On leur avait dit que les relations entre la marquise et sa fille étaient parfois tendues. La jeune femme ayant le même caractère que sa mère, les disputes passaient pour être mémorables.

— Vous me voulez donc voir promise à l'un de ces fats qui sentent la pisse de cheval et le cigare? demanda Lilith.

— Voyez l'insolente!

— Anémone, ne vous laissez point emp... commença la tante de Lilith qui voyait poindre l'une des trop fameuses colères de sa sœur.

— Il suffit! rugit la marquise en se levant de son fauteuil. Ma fille, gagnez votre chambre et ne reparaissez devant moi que pour me faire des excuses pour votre inconcevable comportement!

— Mon comportement n'est dicté que par la volonté que j'ai de ne me point laisser gouverner toute ma vie par un rustaud, comme le font certaines de vos chères amies, ma mère, dit la jeune marquise en se levant.

Anémone de la Queyrie étant muette de colère, la jeune femme en profita pour faire une courte gémflexion devant le père Bernard qui ne savait où se mettre.

— Mon père, pardonnez-moi si je vous ai offensé, telle n'était pas mon intention. Mes propos ne se voulaient nullement blasphématoires. Il me semblait simplement normal de se poser certaines questions sur ce que l'on nous raconte en ce qui concerne le ciel et ce qui s'y déroule. Pour moi qui me dois marier à un homme que je ne choisirai sans doute point, il me paraît important de connaître ce que pense l'église sur toutes les choses qui feront ma vie de femme. À ce sujet, pensez-vous possible que le Seigneur Dieu ait une épouse ? demanda-t-elle d'un ton outrageusement ingénu.

Le père Bernard eut un hoquet de surprise et se signa en murmurant, alors que la marquise se jetait sur sa fille en hurlant et la giflait à toute volée. Le sourire moqueur de Lilith disparut sur-le-champ pour laisser la place à un masque de colère et de haine qui la transforma totalement. Elle articula d'une voix sourde où l'on pouvait presque entendre comme un grondement animal :

— Ne me touchez plus jamais, madame.

Sa mère ne trouva rien à répliquer. Elle avait senti que quelque chose d'étrange et de nouveau s'était produit chez sa fille. Comme si la gifle venait de réveiller la part bestiale qui veillait dans son esprit ; comme si elle avait involontairement libéré la sauvagerie tapie en elle.

Un lourd silence suivit cet échange à la violence difficilement contenue. Les invitées se regardaient, les yeux du père Bernard ne savaient où se poser et la marquise de la Queyrie considérait sa fille comme si elle venait de découvrir une étrangère ; pire : une ennemie plus puissante et plus violente qu'elle-même.

Ce fut dans cette atmosphère lourde et incroyablement tendue que la jeune femme quitta le jardin sans regarder personne. Elle ne comprenait pas ce qui l'avait poussée à agir ainsi. Certes, elle avait déjà eu des altercations avec sa mère, des moments d'incompréhension totale, ou des bouderies mémorables, mais jamais elle n'avait ressenti un tel besoin de la détruire physiquement. La sensation avait été si forte qu'elle

en avait presque eu l'eau à la bouche. Cette salive l'avait à la fois écœurée et effrayée. En fait, elle avait fui. Le plus posément possible, espérant que personne ne remarque son trouble. On l'avait crue, sa propre mère en tête, insensible, désespérément rétive, et sourde à toute éducation chrétienne, elle n'était que terrorisée par le changement brutal qui s'opérait dans son esprit sans qu'elle puisse comprendre ce qui lui arrivait et elle fuyait, ne sachant dans quel endroit elle pourrait être à l'abri de cette métamorphose.

— Mais qu'a-t-elle donc, cette fille ? se demanda la marquise à haute voix. Avez-vous oui comme elle m'a répondu ? ajouta-t-elle en se tournant vers le père Bernard. C'est inouï !

— Il est vrai que la réaction de mademoiselle Lilith a été surprenante, admit le religieux.

— Surprenante, c'est tout ? s'interloqua la marquise. Elle m'a étonnée, voulez-vous dire ! J'en suis encore toute retournée ! Avez-vous seulement vu comme elle m'a voulu frapper ? J'ai cru qu'elle allait se jeter sur moi !

— Il est vrai que vous avez fait preuve d'un comportement plus mesuré, ma sœur, intervint Anne du Tertre.

— Vous la défendez toujours ! Quoi qu'elle fasse, vous prenez toujours son parti contre moi, sa propre mère ! Si je l'ai giflée, c'est qu'elle l'avait mérité. Son attitude...

— M'a remémoré la vôtre à son âge. Vous souvient-il que notre père vous a maintes fois réprimandée pour vos emportements subits, vos colères incompréhensibles ?

La marquise soupira.

— Il est vrai que mon caractère était entier, admit-elle. Toutefois, je marquais constamment le respect que je devais aux adultes et aux personnes plus âgées, ce que ne fait point ma fille, à mon grand désespoir. Que dois-je faire, mon Dieu ? demanda-t-elle en se tordant les mains. Cette fille me rendra folle. Mon père, auriez-vous un conseil, un avis ?

Le religieux se croisa les mains et prit un air réfléchi. Il ouvrit la bouche pour répondre quand Anne, la tante de Lilith, proposa :

— Peut-être lui parler, tenter de comprendre, essayer de lui narrer votre propre expérience de ce moment difficile dans la vie d'une femme ?

— Oserais-je vous prier de vous charger de ce pénible entretien, ma sœur ? Ma fille se sent davantage comprise quand c'est vous qui lui parlez, je ne l'ignore point.

— Soit.

Anne se leva et partit en direction du manoir.

Lilith avait regagné sa chambre. Non pour obéir à sa mère, mais parce que c'était l'endroit où elle se sentait le plus en sécurité. Elle y vivait depuis sa plus tendre enfance et chaque recoin de la pièce lui était familier. Les murs devaient garder le souvenir de ses joies, de ses pleurs, de ses frayeurs. Autrefois, elle se plaisait à imaginer que la pièce était vivante et espérait sa présence, elle inventait des conversations entre les meubles, les inimitiés entre la commode et l'armoire qu'elle devait réconcilier. Comme à chacune des fois où elle était perturbée, elle s'était assise dans un coin de la pièce, contre le mur, juste derrière la porte quand elle s'ouvrait. Aussi, quand sa tante entra dans la chambre sans avoir frappé, elle ne vit personne.

— Lilith, ma petite, où vous tenez-vous ? demanda-t-elle en avançant vers le centre de la pièce éclairée par le soleil.

Surprise par cette irruption, la jeune marquise eut une réaction qui la terrorisa. Un grondement monstrueux monta dans sa gorge et emplit la chambre sans qu'elle ne puisse rien faire pour l'en empêcher. C'était un son d'une sauvagerie inimaginable. Il était grave tout en recelant une note suraiguë, et l'on ne pouvait qu'y entendre la colère absolue, la puissance brute et la solitude la plus totale. Il dépassait en animalité tout ce que l'on pouvait connaître. Aucune bête ordinaire n'aurait pu pousser un tel cri.

Anne du Tertre resta figée, statufiée par une terreur infinie. Elle sentit son sang la désertier pour se réfugier dans les endroits les plus reculés de son âme.

Cela ne dura qu'une ou deux secondes, mais elle sut avec certitude que jamais elle n'avait rien ressenti de tel et que jamais elle ne pourrait l'oublier dorénavant. Elle venait de faire connaissance avec le son de ses futurs cauchemars.

— Non, murmura-t-elle. Non !... Se pourrait-il que ce soit vrai ?

Elle n'osait toujours pas bouger pour ne pas alarmer la bête qu'elle savait tapie dans la pièce et qui pourrait se jeter sur elle

pour la déchiqueter. Elle s'obligea à respirer lentement et profondément. Quand elle fut certaine que son cœur s'était un peu calmé et que sa voix ne serait pas que frayeur, elle se risqua à demander :

— Lilith mon enfant, ne sois point effrayée.

Des pleurs contenus lui apprirent que la jeune femme était bien là, quelque part derrière elle sur sa droite. Elle ne bougea pas, mais continua à parler :

— Sommes-nous seules dans cette pièce?... Lilith? Sommes-nous seules?

Une voix déformée tenta de lui répondre. Le monstrueux hurlement faillit reprendre, mais se tut à peine ébauché. La chambre était inondée de soleil. Dehors, on pouvait entendre les voix des hommes qui jouaient au croquet sur la pelouse du parc et les cris des femmes qui applaudissaient les beaux coups; le meuglement de quelques vaches qui paissaient dans les champs proches arrivait, porté par le vent. Tout était calme, tout était paisible, mais dans cette pièce, la sauvagerie la plus absolue était présente, prête à jaillir, prête à tuer. Anne le sentait. Elle savait instinctivement qu'il ne lui fallait commettre aucune erreur. Elle se tenait en équilibre sur le fil de sa vie, au-dessus du gouffre sans fond où sa terreur pouvait la précipiter.

— Calme-toi ma petite. Je suis Anne, ta tante. S'il est constant que nous sommes seules, je crois entendre ce qui se joue céans. Tu n'es point fautive. Je te conjure de me croire.

— Qu'est-ce que?... demanda la voix éraillée de la jeune marquise.

— Une malédiction, mon enfant. Une terrible malédiction.

— Une malédiction?

Lilith reprenait peu à peu ses esprits après l'instant de pure folie par lequel elle venait de passer. À l'entrée de sa tante dans la pièce, elle avait senti une présence étrangère dans son corps, dans son esprit. Une entité d'une puissance et d'une sauvagerie infinies qui avait pris possession de son intelligence, de sa volonté et qui avait failli la faire se précipiter vers Anne pour la dépecer à mains nues et la dévorer là, dans sa chambre.

— Quelle malédiction?

Anne trouva enfin le courage de se tourner vers sa nièce. Elle la découvrit prostrée dans un coin de la pièce, les traits tirés, ses longs cheveux collés sur son front par la transpiration,

et les yeux fous. Elle s'approcha doucement, affichant un calme qu'elle ne ressentait pas.

— Une légende qui prend place dans la famille de ton père, chez les de la Queyrie. Sais-tu d'où vient ce nom, quel est son sens premier ?

— Non, mais quel...

— Espère un instant, ma petite, si tu le souhaites, je te puis conter une histoire qui va sans doute t'effrayer, mais qui expliquera possiblement le trouble qui nous a saisis toutes deux, il y a un instant. Le veux-tu ?

— Faites ma tante, dit Lilith, redoutant ce qu'elle allait entendre.

— Eh bien voilà : il y a de cela trois siècles, la famille du marquis s'est trouvée mêlée à une chronique fort étrange dans laquelle on a trouvé, si le mémoire que j'ai lu est exact, la marque du malin. Les protagonistes de l'aventure ont été capturés, jugés, reconnus coupables d'alliance avec le diable et, en conséquence, brûlés en place publique.

— Voilà qui me rassure tout à fait ma tante, dit Lilith en faisant la moue.

Anne nota avec soulagement le retour à la normale dans le comportement de sa nièce et poursuivit son récit :

— Ce que je viens de t'apprendre est l'avis général. Toutefois, il en fut d'autres qui pensèrent autrement...

À cet endroit de son récit, la baronne du Tertre s'interrompit, comme si elle redoutait brusquement d'en raconter la suite.

— Eh bien ? demanda Lilith.

— Ils pensèrent que les disparitions, les corps plus qu'à demi dévorés, les bêtes monstrueuses aperçues au-dessus du château, tout cela signait le retour des dragons.

— Des dragons ?

— Oui. Des dragons. Ces animaux décrits dans les gestes des chevaliers des temps anciens. Ces bêtes que l'on se devait de trucider pour les beaux yeux d'une dame, ou pour le simple honneur d'en ramener une des dents. As-tu noté que, dans les armes de ton père, figurent deux de ces animaux fabuleux ?

— Ainsi que dans les armes de plusieurs familles, ma tante, fit remarquer la jeune femme. Je connais l'iconographie héraldique, ma mère me l'a suffisamment fait apprendre pour savoir quels étaient les partis que je pouvais approcher.

— Soit, je n'en disconviens point. Toutefois, si l'on ajoute à cela que le nom de la Queyrie vient de « la chair », on retrouve là un goût des mets carnés.

— Ma tante ! s'exclama la jeune marquise. Prétendriez-vous que mon père est un ogre ?

— Point du tout, ma petite ! se récria Anne. Je ne veux que te mettre en garde. Je ne sais quel crédit apporter à ces fables. Qui a jamais vu un dragon ou une licorne ? Je ne suis point versée dans ces choses. Mon propos est simplement de te souligner la particularité qui t'a été donnée à ta naissance par le sang de ton père où il est possible que se trouve une propension aux troubles étranges, aux appétits sanguinaires. N'aimez-vous point tous deux follement la chasse ?

— À l'instar de tous ceux qui y participent. Vous parlez par énigmes, ma tante, vous ne m'apprenez rien de clair et je n'entends point où vous voulez me conduire. Sous-entendez-vous que je suis un monstre du Moyen Âge ? que j'ai fait alliance avec le diable, ou quelque autre démon ? je souffre d'un mal étrange, mais je ne veux point que l'on prétende je ne sais quelle histoire sombre pour expliquer mon trouble. Je crois, moi, que mon corps et mon esprit se transforment, comme ceux de toutes les femmes avant moi, et que je vis cette évolution d'une façon plutôt difficile, car mon caractère est entier, comme celui de ma mère. Pourquoi n'allez-vous point lui demander si elle n'a point dans sa famille, un dragon caché, elle aussi ? pourquoi pensez-vous que le sang de mon père n'est point étranger à toute cette violence qui m'habite et me terrifie ?

Sa tante soupira et lui posa une main sur le bras.

— Je ne veux point te torturer, ma nièce. Je ne sais que penser de ce qui survient et cherche à te rassurer.

— Ce n'est assurément point ce que vous faites, lui répliqua Lilith.

— Ne raffolez-vous point, ton père et toi, de la mise à mort, quand la bête est acculée et quand il faut planter la dague jusque dedans son cœur ? N'est-ce point à vous deux qu'incombe cette tâche ?

— Il est vrai, mais...

— Ne goûtez-vous point alors, de mordre à pleines dents le foie encore chaud de l'animal, après l'avoir découpé sur le

cadavre pantelant ? poursuivit la baronne du Tertre, soudainement échauffée par sa démonstration.

— Il suffit ! cria Lilith. Tout ce que vous me décrivez est le comportement de tous les chasseurs ; les *vrais* chasseurs ! Je n'y vois point de dérèglement et vous dénie le droit de prétendre que père est un fou sanguinaire à la suite de je ne sais quelle fable sur ses ancêtres ! Je vous rappelle que, selon votre propre assertion, les faits sur lesquels vous vous appuyez se sont déroulés il y a trois cents ans. Qui, dans sa famille, n'a point compté un criminel, un fol dément, un génie ? Va-t-on pour cela crier au loup, au diable, ou au dragon ?

— Tu as sans doute raison, mon enfant, admit prudemment sa tante. Je te prie de bien vouloir me pardonner si je t'ai blessée, telle n'était point mon intention. Cependant, n'oublie pas ce que je viens de t'apprendre. Sans croire à cette fable qui fleure la magie et les anciens contes, retiens ce qu'elle peut avoir de véritable et examine ce qui peut, dans tes agissements, se rapporter de loin à tout cela. Je n'aspire point à t'effrayer, mais je voudrais que tu entendes le pourquoi de certaines choses.

Elle se dirigea vers la porte, posa la main sur la poignée et, au moment de partir, se tourna vers sa nièce et lui demanda, plongeant son regard dans le sien :

— Peux-tu me dire, Lilith, si tout cela est le fruit de mon imagination, qui a crié tout à l'heure dans cette pièce ? Qui a poussé ce hurlement terrifiant ? N'était-ce point là une bête fabuleuse ?

Elle sortit sans attendre la réponse.

Une fois sur le palier, Anne, baronne du Tertre, ressentit une brusque et immense lassitude qui l'obligea à s'asseoir précipitamment sur l'un des fauteuils qui jalonnaient le long couloir des chambres. Regardant ses mains posées sur les accoudoirs, elle s'aperçut qu'elles tremblaient d'une façon totalement incontrôlée. Elle prit alors conscience de la terreur qu'elle avait réussi à juguler tant qu'elle se trouvait dans la chambre de sa nièce, mais qui s'emparait de son esprit, maintenant qu'elle pensait que tout danger était écarté.

— Se pourrait-il que ces fables aient un fond de vérité ? se demanda-t-elle. Lilith pourrait-elle se transfor...



Elle s'interrompit et secoua la tête.

— Baronne, tu divagues. Il est vrai que cette petite a toujours eu ce caractère entier. Il suffit qu'elle soit pour être en menstrue, et la voilà transformée en louve enragée. Ce ne serait point la première fois.

Elle se leva, jeta un regard néanmoins inquiet vers la porte de la chambre et ne put s'empêcher de la voir comme l'accès à l'ancre d'un monstre.

— Mademoiselle, madame la marquise m'envoie vous apprendre que la punition est levée !

Madeleine se trouvait devant la porte de la chambre de Lilith et lui parlait par la serrure, comme toutes les fois où elle n'osait pénétrer dans « la tanière du démon », ainsi qu'elle le disait à Annie, la lingère.

La porte s'ouvrit et Madeleine recula, surprise.

— Tiens donc. Et quel est l'événement qui nous vaut ce revirement subit ?

Lilith se trouvait devant elle, les yeux rouges et bouffis.

— Une invitation, mademoiselle.

— Une invitation ?

— Un repas suivi d'un bal chez le comte de Longuefuye.

— Ce barbon, dit Lilith en faisant la moue.

— On prétend qu'il a accueilli son petit-fils, un jeune homme fort bien de sa personne et fort cultivé. Il le voudrait présenter au monde. L'intéressé se nomme Aymeric. Aymeric de Longuefuye ; n'est-ce point du plus bel effet ?

— Tu en sais bien des choses, Madeleine, remarqua la jeune marquise sans répondre à la question posée.

— C'est que je me tiens au fait de tout cela pour vous en informer le plus rapidement possible, mademoiselle.

— Et aussi parce que cela te plaît de connaître tous les détails du monde, avoue-le, dit Lilith d'une voix morne.

— Seriez-vous dolente, mademoiselle ? demanda Madeleine que le peu de passion dans l'attitude de sa maîtresse surprenait.

La jeune marquise ne répondit pas, mais fit demi-tour et se laissa tomber à plat ventre sur son lit.

— Je veux dormir. Je n'irai point, dit-elle.

Cette fois-ci, pour sa chambrière le doute n'était plus permis, Lilith de la Queyrie était malade.

— Avez-vous de la fièvre ? demanda Madeleine en avançant la main pour tâter le front de sa maîtresse.

— Ah ! Mais laissez-moi donc ! rugit Lilith en se redressant brusquement.

La réaction était brutale, cela n'avait rien de réellement nouveau. En revanche, la violence et la vivacité dont fit preuve la jeune marquise prirent totalement la chambrière au dépourvu. Sa main se trouva emprisonnée dans celle de Lilith qui la serra avec une force stupéfiante. Elle était passée de la position couchée sur le ventre à la station assise sans aucun temps de latence, et à une telle vitesse que Madeleine douta de l'avoir vue allongée.

— Mademoiselle, vous me faites mal ! se plaignit-elle en tentant de dégager sa main qu'elle commençait à ne plus sentir.

Lilith lui jeta un regard sauvage et retroussa la lèvre supérieure en une grimace terrifiante. La servante crut s'évanouir de frayeur.

— Mademoiselle ! Mademoiselle que faites-vous ? C'est moi, Madeleine, votre chambrière ! Mademoiselle ! hurla-t-elle.

Ce cri parut ramener de la raison dans les yeux de la jeune marquise. Elle inspira subitement et cligna plusieurs fois des yeux avant de lâcher la main de Madeleine qui s'écarta vivement du lit.

— Pardon... Pardon, Madeleine. Je crois que je... que je t'ai fait mal, balbutia Lilith.

— Ce n'est rien mademoiselle, je n'aurais pas dû tenter de vous toucher. J'ai craint que vous n'ayez attrapé la mort, j'ai seulement voulu m'assurer que vous n'aviez point de fièvre.

Abasourdie, autant par le comportement de sa maîtresse que par les excuses qu'elle venait d'entendre, la chambrière se frottait la main. Elle hasarda :

— Vous ne voulez vraiment pas assister à ce bal ?

— Je ne sais... répondit Lilith d'une petite voix. Puis elle s'exclama, des sanglots dans la voix : Ah ! Mais qu'ai-je donc ?

Le ton de la jeune marquise recelait tellement d'angoisse que Madeleine, qui était une bonne fille, prit la liberté de s'asseoir au bord du lit et de poser la main sur les cheveux de sa maîtresse qui se précipita dans ses bras en pleurant.

— Que m'arrive-t-il Madeleine ? Que m'arrive-t-il ?

De plus en plus estomaquée, la servante caressait doucement la tête de la jeune marquise et la berçait lentement.

— Je ne sais point, mademoiselle. Je ne suis point savante. Mais il m'arrive à moi aussi de voir le monde tout en sombre des fois. Dans ces moments-là, je me rappelle les heures joyeuses passées dans ma prime jeunesse, et je pleure. Le mal s'écoule hors avec mes larmes.

— Ah! gronda Lilith, tu entends bien qu'il ne peut point s'agir de doutes de chambrière!

Madeleine se raidit, effrayée par le soudain retour de l'irritation chez sa maîtresse.

— Je ne sais ce que je ressens, te dis-je, continua plus calmement la jeune marquise. C'est comme une passion, une terrible colère qui s'empare de mon esprit et le domine totalement sans que je puisse la maîtriser. C'est terrifiant.

— Eh bien, fit remarquer la servante, se pourrait que la soirée vous diste de...

— Parle correctement Madeleine, la coupa Lilith, je te l'ai demandé cent fois!

— Pardon mademoiselle. Il se pourrait que la soirée écarte ces soucis? Qu'elle vous distraie un peu?

La jeune marquise se redressa et se leva. Elle se rendit à la fenêtre, contempla un moment la campagne, l'étang, le parc, puis se tourna vers Madeleine.

— Tu as sans doute raison, ma fille. Aide-moi à choisir une tenue. Il faut que je sois resplendissante ce soir.

— Je sais ce que nous allons mettre! s'écria Madeleine en bondissant vers la grande armoire, heureuse de voir sa maîtresse qui reprenait goût à la vie.

— Ma fille, j'attends de votre part un comportement exemplaire qui me puisse faire oublier vos emportements passés.

La marquise de la Queyrie se trouvait dans le grand hall, maquillée, poudrée et superbement vêtue pour la soirée qui s'annonçait. Elle se tenait droite comme la justice devant sa fille qui descendait l'escalier et venait vers elle.

— Quels emportements ma mère? demanda la jeune femme.

La marquise soupira:

— Lilith, ma fille, pourquoi cette attitude? Pourquoi cette sauvagerie incurable?

— Je ne suis point sauvage! protesta vivement Lilith. Je suis comme vous et comme père. Mon caractère me vient de

vous deux. Ce caractère que vous déprisez tant, c'est vous qui l'avez engendré.

— Je ne vais point disputer de ces choses avec vous à cette heure, ma fille. Je vous demande seulement une attitude qui ne soit point choquante et des sourires avenants vis-à-vis des gens que nous allons rencontrer ce soir. Puis-je espérer cela ? J'ai la funeste impression que vous me haïssez.

Lilith, qui regardait ailleurs pendant le petit discours de la mère, la fixa dans les yeux et répondit :

— Mère, je ne vous hais point. Je vais faire comme vous le désirez pour vous montrer que je ne suis point le monstre que vous pensez avoir enfanté.

— Je ne vous ai jamais considérée comme un monstre, protesta la marquise. Allons ma fille, faisons la paix et rendons-nous à cette soirée pour juger de l'aspect de ce petit-fils du barbon qui ne vous ragoûte guère.

Lilith eut un petit rire.

— Vous saviez que je le nomme ainsi ?

— Une mère sait beaucoup de choses concernant sa fille. Bien plus que celle-ci ne peut le penser...

Elle lui tendit le bras. Sa fille y posa sa main gauche et elles sortirent toutes les deux pour monter dans la voiture de la marquise.

Tout le monde était là.

La découverte du petit-fils du comte avait attiré tout ce que la région comptait de familles nobles qui s'ennuyaient dans leurs manoirs et leurs châteaux.

— Regardez, même les de Saint Quantin sont présents ! Eux qui ne quittent point leurs terres fangeuses, se sont quand même déplacés pour l'occasion... entendit Lilith en passant près d'un groupe de rombières qui examinaient la foule à travers leurs lunettes.

Elle avait quitté sa mère dès leur arrivée dans la salle où devait se tenir le bal. Comme à l'accoutumée, plusieurs jeunes hommes étaient venus lui présenter leurs hommages. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à la marquise, elle ne les avait pas ignorés, mais avait répondu à leurs saluts par une gracieuse inclination de la tête qui les avait étonnés. Certains d'entre eux s'étaient alors enhardis jusqu'à inviter la jeune

femme pour le bal qui devait être donné juste après le repas. Elle les avait inscrits sur son carnet, dans un ordre que sa mère n'aurait pas renié.

Le repas se tint dans le parc des Longuefuye. On avait dressé de grandes tables en un vaste carré. Le majordome du comte avait placé les convives, respectant les usages et l'étiquette avec une compétence jamais mise en défaut.

Lilith se retrouva assise entre deux hommes dont l'un se trouva être le propre petit-fils du comte. Elle suspecta une manœuvre de sa mère qui voulait certainement la voir s'intéresser à ce nouveau venu dans le monde. Il n'était pas sot, ne harcelait pas la jeune marquise de questions, pas plus qu'il ne l'enfouissait sous une tonne de compliments. Elle se surprit à rire à certaines de ses remarques. Il avait décidé de lui décrire chacune des vieilles femmes qui leur faisaient face et s'y employait avec une drôlerie cruelle.

— Êtes-vous toujours aussi méchant ? lui demanda Lilith.

— Toujours, répondit-il avec un sourire qui sinuait sur ses lèvres minces.

Il n'était pas vraiment beau, mais possédait un regard troublant où se tapissait comme une férocité animale qui lui donnait un charme sauvage auquel la jeune femme n'était pas insensible.

— Toujours, surtout quand je suis assis aux côtés d'une femme que je sens encore plus implacable que moi, murmura-t-il.

Le sang de Lilith se figea. Elle ne sut pourquoi, mais ce qu'il venait de lui dire la bouleversa.

— Mais, je vous vois troublée, jeune mademoiselle, remarqua-t-il. Qu'ai-je dit de damnable ?

Son sourire devint soudainement déplaisant aux yeux de la jeune marquise. Elle ne lui trouva plus le charme qui l'avait conquise quelques instants plus tôt.

— Je n'ai rien d'implacable, monsieur, répondit-elle d'une voix plus assurée qu'elle ne l'était réellement. Je ne suis qu'une fille de noblesse de province et ne peux en rien rivaliser avec la cruauté que je ressens de vos propos.

— Je vous ai paru cruel ? Je vous en demande pardon, fit-il en inclinant la tête. Mais je vous assure, vous courez un tout autre galop que le mien.

— Il suffit, monsieur. Vos propos sur ce sujet me lassent.

— Fort bien, jeune mademoiselle. N'oubliez point notre conversation, quand certains évènements vont survenir...

Elle allait répliquer quelque chose, mais il ne se laissa pas interrompre et leva la main pour signifier qu'il n'avait pas terminé :

— J'ai quelques notions dans tout ce qui concerne les anciennes légendes et certaines chansons de geste. Je porte crédit aux textes qui narrent des choses paraissant merveilleuses aux yeux profanes mais que je considère, à l'instar de bien des érudits qui se sont penchés sur ces...

— Il suffit vous ai-je dit ! s'exclama Lilith.

Plusieurs convives proches levèrent la tête, surpris. Elle poursuivit :

— Je n'entends rien à ces légendes ; à ces histoires que l'on raconte aux enfants pour les effrayer, devrais-je dire. Je vous saurais gré de n'y plus faire allusion en ma présence, ou je serais contrainte de vous éviter.

— Mademoiselle, au risque de vous déplaire davantage, je me dois de vous prévenir que vous serez contrainte de me fréquenter, certainement plus que vous ne semblez le souhaiter.

— Et pour quelle raison, je vous prie ?

— Vous le saurez très bientôt, si j'en crois les signes avant-coureurs que je décèle autour de votre personne. Ah ! Mais laissons cela pour l'heure, voici venus les musiciens, dit-il sur un ton enjoué. Le bal va s'ouvrir. Me feriez-vous la grâce de la première danse, Lilith ?

— Mon carnet est déjà rempli, monsieur.

— Allons, mademoiselle, un carnet ne se gère-t-il point comme l'entend sa propriétaire ? N'est-ce point ainsi que font les dames du monde ?

— Je ne suis pas de ces personnes, protesta la jeune femme.

— Ce n'est point ce que l'on m'a dit. Allons, je vous laisse. Nous nous reverrons Lilith.

Il quitta la table et se dirigea vers son aïeul sans plus s'intéresser à elle qui resta un instant assise, intensément troublée par tout ce qu'il avait laissé sous-entendre et qui survenait au moment même où elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

Un jeune homme se dirigeait vers elle. Perdue dans ses pensées, elle mit un instant à le reconnaître et à se rappeler qu'il

était le premier inscrit sur la liste de ceux dont elle avait accepté les invitations.

— Mademoiselle... dit-il en tendant son bras.

Elle soupira silencieusement et se dit que cela lui changerait sans doute les idées.

Pour le plus grand plaisir de sa mère qui la surveillait du coin de l'œil, Lilith dansa sans s'arrêter, désirant se perdre dans les tourbillons des valse.

La nuit était tombée depuis longtemps quand elle observa enfin une pause. Assise dans un fauteuil d'osier capitonné de velours, elle vit s'approcher un des serviteurs de sa mère. Elle s'attendait à une convocation, une remarque sur sa façon de danser certaines valse un peu rapides, sa robe remontait sans doute un peu trop sur ses mollets...

— Un billet pour mademoiselle, dit l'homme.

— De ma mère ?

— Non point, mademoiselle, répondit le serviteur en lui tendant une enveloppe.

Intriguée, elle la saisit, la décacheta et lut :

« À mademoiselle Lilith de la Queyrie.

Me serait-il enfin donné, mademoiselle, de vous ouvrir mon cœur ? Voici que, par un caprice du destin que je ne m'explique pas, je trouve enfin le courage de vous faire parvenir ce billet...

Ma plume a tracé : "le courage", j'eusse dû écrire : "la lâcheté". La lâcheté, car le courage eut été de ne vous rien dire, ne vous point tracasser avec les incongrus et sentimentaux délires de mon cœur. Comment oser vous accabler avec cette triste et si banale annonce, vous que tout le monde chérit ? Je vous aime, mademoiselle. Voilà, c'est dit.

Je relis ces trois mots anodins qui tournent dans ma tête depuis que je vous ai vue, et constate qu'ils ne parviennent pas à traduire le désordre de mes sens. Ils sont là, plats, presque vains, et paraissent tout dire en masquant néanmoins l'essentiel.

Je ne suis point homme de lettres et l'écrit ne m'est point aisé. Mes termes malhabiles peinent à exprimer ce que ressent mon esprit.

Tout en traçant à la hâte ces signes convenus sur le papier, je me sens pris d'un grand vertige, d'un grand doute : lisez-vous encore mes lignes ? N'avez-vous point, lassée par tant d'audace, froissé ce billet ? Je ne sais... Je ne sais, mais pour-suis cependant mon insignifiant propos, car il me procure l'indicible bonheur d'enfin m'adresser à vous.

Je ne vous connaissais point, ne vous avais jamais vue, et vous ai tout soudainement rencontrée en un lieu banal. Mon cœur s'est aussitôt trouvé pris dans les rets de vos yeux pervenche, dans l'éclat moqueur de votre regard, dans la blancheur opaline de vos dents lorsque vous souriez, dans la courbe gracieuse de votre cou lorsque vous vous penchez pour mieux ouïr ce que l'on vous murmure... Ah ! Combien suis-je jaloux alors de cette tête qui se penche vers la vôtre et la trouve attentive, complice même.

Comment puis-je oser espérer qu'un jour, un soir, à la faveur d'une douce atmosphère d'été, dans le jardin d'une de vos amies, ou bien dans une allée forestière, un matin d'automne, lorsque tomberont les feuilles jaunies par l'attente de l'hiver, vous puissiez m'accorder la grâce d'un regard ?...

Puissiez-vous pardonner mon impudence, mademoiselle, et me considérer à jamais comme votre

Humble serviteur. »

La jeune marquise de la Queyrie plia le billet. Respirant vite, brusquement oppressée par son corset, elle jeta un coup d'œil alentour pour vérifier que personne n'avait remarqué son trouble.

Le vieux serviteur qui lui avait remis la lettre était resté à quelques pas, discrètement présent. Voyant qu'elle avait terminé sa lecture, il s'avança et, courbant la tête avec déférence, demanda :

— Puis-je savoir si mademoiselle la Marquise escompte répondre à la lettre ?

Elle eut un sursaut et répondit un peu trop fort :

— Absolument pas, mon ami ! Dites-moi, qui vous a remis cette... ce papier ? s'enquit-elle plus bas.

— Un galapiat qui s'est promptement ensauvé sans même me demander la pièce, mademoiselle, mais qui doit bien se trouver quelque part dans un coin à guetter une réponse.



— À qui appartenait-il ? demanda la jeune marquise en regardant autour d'elle pour tenter de repérer l'enfant.

— Je l'ignore, mademoiselle, il ne portait point de livrée.

— Son âge ?

— Treize, douze ans, se peut, mais je n'en jurerais point, mademoiselle.

— N'y avait-il donc rien, pas un signe qui vous aurait permis de le reconnaître ? s'impativa la marquise.

— Nenni, mademoiselle. Rien.

— C'est bon. Laissez-moi.

Le serviteur s'inclina puis s'éloigna.

Lilith était troublée. On lui avait plusieurs fois fait parvenir ce genre de littérature, mais jamais elle n'avait ressenti avec autant d'acuité la sincérité, la puissance des propos. Celui qui avait écrit cela l'aimait. Elle en fut intimement persuadée. Certes, il l'avait avoué dans son billet, mais elle savait que c'était réel.

Elle relut le message. Il lui fit encore plus d'impression que la première fois. Elle leva la tête, persuadée que son auteur se tenait à proximité et guettait sa réaction, mais elle ne vit personne susceptible d'avoir écrit ces lignes. Songeuse, elle glissa la lettre dans son corsage.

Ce ne fut que vers la fin de la soirée, alors que les musiciens jouaient davantage pour l'ambiance que pour les danses, que la première Phase commença réellement.

Lilith parlait alors avec une de ses amies ; une jeune femme qui avait trois ans de plus qu'elle et s'était mariée deux ans auparavant. Elle n'était pas encore enceinte et s'en inquiétait :

— Non, répondit-elle à une question de la jeune marquise. Il ne m'en a fait aucun reproche, mais je sais que cela le préoccupe. Oh, mon amie, si vous saviez comme il est honnête homme, prévenant, doux, attaché à ma personne. Je sais que cela vous irrite et il me souvient très nettement des mises en garde que vous me fîtes quelques mois avant mon mariage. Eh bien rassurez-vous, rien de tout ce que vous craigniez alors ne s'est produit et que... Mais... qu'avez-vous mon amie, vous êtes d'une pâleur !

Lilith se sentit brusquement partir. Exactement comme si elle quittait son corps. En même temps qu'elle éprouvait cette

stupéfiante sensation, elle prit conscience que tous les sons et toutes les odeurs lui parvinrent avec une intensité qu'elle n'avait jamais connue. Son corps s'éroula sur sa chaise et glissa à terre sur le plancher de la salle, tandis que son esprit restait parfaitement éveillé et sentait poser sur elle un regard perçant et scrutateur : celui du petit-fils de Longuefuye.

Elle vit qu'on s'affolait, qu'on courait, qu'on soulevait son corps pour le porter délicatement, comme un objet fragile, sur un canapé contre lequel vint se précipiter sa mère. Étonnée de découvrir tant d'angoisse dans les propos de la marquise qui houspillait tous ceux qui passaient à sa portée, Lilith ressentit une grande faim. Une faim impérieuse et tyrannique. Il lui fallait absolument manger quelque chose ; dévorer quelque chose. Comme dans ses rêves, elle eut envie de déchirer de la chair vivante.

— Voyez, elle bave !

Entendit-elle s'écrier sa mère.

— Elle aura mangé un met avarié ! Comte ! Que nous avez-vous servi ? Ma fille se meurt d'empoisonnement !

Comme suspendue à deux ou trois mètres du sol, la jeune femme regardait son corps. Elle était étonnamment indifférente vis-à-vis de ce qui ne lui semblait être qu'un récipient de chairs et d'os simplement faits pour accueillir son esprit, ses envies de viandes, de sang et de vols fabuleux.

Sous elle, son corps dorénavant totalement étranger, se dressa d'un bloc sur le canapé sous les yeux effarés des témoins de la scène, se leva, puis se dirigea vers la sortie, malgré l'opposition de sa mère qui le retenait, aidée par trois hommes arc-boutés sur le plancher. L'enveloppe charnelle traîna les quatre humains sans difficulté apparente, prit de la vitesse en courant dans le hall carrelé, puis accéléra subitement avec un grand cri et disparut en un bond gigantesque, après avoir fait tomber Anémone de la Queyrie dans l'escalier de pierres qui descendait du perron.

Suivi par son esprit qui jubilait de cette puissance et de cette sauvagerie inédite, son corps courut comme jamais il ne l'avait fait, comme aucun être humain ne l'avait fait avant lui. Il traversa le parc à la vitesse d'un cheval au galop, se jeta dans la forêt avec un rugissement de plaisir qui effraya les chevreuils

gîtés dans les broussailles et apparut plus tard sur la grande route menant à la ville.

Raymond Legros revenait de sa livraison. Il fournissait en simples les apothicaires de la ville et regagnait sa chaumière construite en lisière de la forêt. Il aimait beaucoup marcher la nuit, son baluchon vide et son escarcelle remplie, goûtant cette atmosphère pleine du cri des effraies, des appels des hulottes, du piétinement des sangliers, des renards et des autres bêtes de l'obscurité.

Quand il vit s'avancer vers lui cette jeune femme échevelée, à peine éclairée par une lune déclinante, il n'en crut pas ses yeux. Elle portait ce qui restait d'une robe qui avait dû être belle, de longues griffures zébraient sa poitrine plus qu'à moitié dévoilée, ses pieds étaient ensanglantés, mais elle ne paraissait pas en souffrir. Au contraire, un radieux sourire illuminait son visage dont la beauté n'échappa pas à Raymond.

— Madame, qu'est-ce que c'est donc qu'il vous arrive ? Vous seriez égarée à c't'heure ? Ou bien c'est-y que votre équipage aurait été assailli par des malandrins ?

Il regarda derrière elle, mais ne vit rien qui pouvait justifier sa présence et son état. La route semblait parfaitement calme et il n'avait entendu le bruit d'aucune échauffourée.

Legros n'était pas un froussard. Il s'agissait d'un homme simple, et cheminer la nuit sur les routes lui semblait toujours plus sûr que passer dans les ruelles des villes. Il aimait bien les femmes et ne rechignait jamais devant les avances que pouvaient lui faire certaines d'entre elles. Là, il ne songea même pas à profiter de l'occasion qui s'offrait apparemment à lui. La jeune femme était certainement perdue, tant de corps que d'esprit. Il lui assura :

— N'ayez point pou, je m'en vais vous prêter la main.

Son interlocutrice devait effectivement être folle, car elle ne sembla pas comprendre ces paroles. Elle pencha la tête de côté, exactement comme un animal qui entend un son inhabituel. Cette attitude était tellement surprenante de la part d'une jeune femme qui paraissait pourtant bien nourrie et qui était belle, Legros en avait pleinement conscience, qu'il eut peur. Une terreur absolue l'envahit des pieds à la tête. En face de lui, la femme réagit comme l'aurait fait un fauve qui aurait perçu

la frayeur de sa proie. Elle se ramassa sur elle-même et, sous les yeux incrédules de Raymond, bondit vers lui, franchissant l'espace qui les séparait en un seul et inimaginable saut.

Il leva les bras par réflexe, mais n'eut pas la présence d'esprit de se servir de son bâton clouté qu'il ne quittait jamais lors de ses déplacements. Pensa-t-il que la frêle jeune femme, même démente ne pourrait pas venir à bout d'un homme dans la force de l'âge ? Toujours est-il qu'il mourut la gorge broyée sans comprendre comment elle avait pu écarter ses bras serrés autour de son torse avec une facilité démoniaque.

Lilith vit son corps s'acharner sur le cadavre du commerçant. Elle sentit craquer les cartilages sous ses dents pourtant faibles, pas assez longues. Elle perçut l'écoulement du sang qui se répandait sur toute sa poitrine, vit ses mains s'en masser les seins et le ventre avec un plaisir physique qui alla jusqu'à l'ultime jouissance.

Elle aurait voulu hurler sa joie, voler jusqu'aux nuages pour goûter de la puissance que lui avait donnée cette première chasse. Elle dut se contenter d'avaler les quelques chairs que sa dentition ridicule lui permit d'arracher.

Repue, elle sombra enfin dans un profond sommeil léthargique.